

# LE VOLEUR VOLE

Il y avait, ce soir-là, une dizaine de personnes chez M. et Mme Loeb. Après le dîner, une cousine de la maîtresse de maison, la sémillante Mme Debelval, qui n'est pas divorcée mais qui habite Paris, tandis que son mari dirige au Maroc un établissement agricole, Suzy Debelval, dis-je, charmante et terrible petite femme, déclara à haute voix :

— Vous avez, ma chère Francine, un valet de chambre épanté. Il fait le service de table en perfection. Et quelle tenue ! Il n'y a pas, je suis sûre, beaucoup d'ambassadeurs aussi décoratifs.

Habitée aux boutades de sa jeune parente, Mme Loeb répondit avec indulgence :

— Il est heureux, Suzy, que nous n'ayons pas ce soir notre ami, M. de Chasteneuil, lequel est un très fin diplomate, mais un très petit homme. Votre réflexion l'eût fort peiné. Quant à Julien, c'est un excellent serviteur, que j'apprécierais, même s'il était moins grand. Il a de l'allure, comme vous l'avez remarqué ; surtout il est correct. Peut-être n'en devrais-je pas convenir si aisément, car c'est moi qui l'ai façonné, stylé, en un mot.

Antoine Loeb, le grave conseiller à la Cour, ajouta aussitôt :

— Oui, ma femme a fait ce miracle, et en cela m'a rendu un grand service. J'avais causé un tort irréparable à ce pauvre garçon.

Tous les regards se tournèrent, interrogateurs, vers le haut magistrat dont un léger sourire glissa la lèvre rasée. Il continua :

— Je peux bien parler aujourd'hui. C'est une ténébreuse affaire, mais oubliée. Il s'agit d'une erreur judiciaire, la seule que j'aie commise dans ma carrière, d'une erreur grave. J'étais alors procureur de la République à Versailles. On découvrit un matin, dans une villa de la grande banlieue de Paris qui s'appelait „Les Pervenches”, le corps inanimé du propriétaire, M. Aurélien Sturgeon. Deux balles de revolver avaient mis fin à ses jours. Cette double blessure écartait a priori l'idée d'un suicide. Il fut facile d'établir que le vol était mobile du crime. Voilà, me direz-vous, un fait divers assez négligeable, banal au milieu de tant d'autres. On n'y prend plus garde aujourd'hui si le crime n'est entouré de circonstances extraordinaires qui frappent l'imagination. Le mystère de celui-ci ne se corsait d'aucun raffinement. L'émotion n'en fut pas moins très forte dans le pays dont tous les habitants se connaissaient. Chacun croyait sentir dans sa chair la balle meurtrière, la pointe du fer homicide d'un bandit inconnu et se disposait à lyncher le coupable.

Qui pouvait-il être ? Un homme au courant des habitudes et de la vie de M. Sturgeon, un homme qui savait absents sa femme et ses enfants. La domestique, Nathalie Lancroche, qui occupait une chambre au dessus de l'écurie, témoigna qu'elle avait entendu un bruit sourd, puis vu un homme traverser le jardin. Il était impossible de le reconnaître par une nuit presque noire ; elle pouvait assurer seulement qu'il était grand, même très grand. Ce détail suffit à mettre hors de cause le plus proche voisin, Aristide Véchard, agent d'affaires véreux qui fréquentait chez les Sturgeon. Interrogé, il déclara n'avoir rien vu, rien entendu.

Tous les soupçons se portèrent, se concentrèrent sur un certain Julien Gaffieux, qu'on voyait plus souvent, disait-on, au cabaret que sur le chantier de la scierie où il travaillait. C'était un locataire de M. Sturgeon. Il lui devait plusieurs termes et avait passé la soirée du crime chez son propriétaire. Simple coïncidence ; peut-être. Mais alors, pourquoi avoir nié le fait avec obstination jusqu'au moment où il fut accablé par plusieurs témoignages concordants ? Ce mensonge, sa dette, sa mauvaise conduite et sa stature le désignaient comme le coupable. Le juge d'instruction conclut de même très nettement. Les enquêtes ne révélèrent aucune autre piste. Je requis avec fermeté, en écartant toutefois la préméditation, l'homme fut condamné. Son acquittement, réclamé par son avocat, eût été un scandale. Vox populi, vox Dei.

La voix populaire s'était trompée, cependant, de même que la justice, et j'avais été un des principaux artisans de cette erreur judiciaire.

— Mon Dieu ! mais que s'était-il donc passé ? murmura en soupirant la gracieuse et pétulante Suzy Debelval.

— Vous allez le savoir, ma chère Suzy, dit le conseiller à la Cour, qui avait l'oreille fine. Les héritiers de Sturgeon vendirent tout de suite la maison que l'acheteur transforma, modernisa : „Les Pervenches” devinrent „Ma Retraite” et le jardin fut enclos. Deux ans avaient passé, les travaux étaient à peine terminés quand des revers de fortune obligèrent le nouveau propriétaire à se séparer de sa villa, il trouva un acquéreur à l'amiable dans le voisin Véchard. Grande surprise, celui-ci passait pour impécunieux. L'acte signé, il demanda au notaire vingt-quatre heures pour

s'acquitter et prit immédiatement possession de l'immeuble. Le lendemain, on le trouvait pendu dans la pièce même où avait été assassiné le malheureux Sturgeon.

Mme Debelval, devant le narrateur, éclaira les ténèbres de cette affaire en criant :

— Je comprends ! La domestique était sa complice et, pour détourner les soupçons, avait prétendu que l'homme par elle aperçu était très grand. La justice aurait dû penser à cela.

— La justice, chère amie, eut cette perspicacité, répliqua avec bonne humeur l'ancien procureur ; mais il lui fut démontré que Véchard et Mlle Lancroche étaient en fort mauvais termes, ce qui rendait invraisemblable entre eux une connivence criminelle. Et puis, est-ce que cela vous explique le suicide de Véchard ?

Il y eut un murmure approbateur, des réflexions échangées entre tous les invités. Le récit de M. Loeb les intéressait vivement, mais la soudaineté de ce suicide déroutait les esprits. Un frisson secoua les épaules nues de Mme Debelval et, pour se donner une contenance, la jeune femme alluma une cigarette.

Le conseiller Loeb reprit :

— Nathalie Lancroche était érangère au crime, je le répète, mais elle n'en joua pas moins dans cette affaire un rôle important. C'était une femme astucieuse et cupide qui, ayant parfaitement reconnu Véchard et l'ayant vu creuser dans le jardin un trou pour y cacher le magot, saisit aussitôt le parti qu'elle pouvait tirer de sa découverte. Non seulement elle se garda de le dénoncer, mais elle égara la justice en donnant du meurtrier un signalement erroné. Véchard était une sorte de nabot, un peu bossu et bancroche. On ne pouvait le confondre avec un homme de haute taille. Qu'arriva-t-il ? Par prudence et par crainte, il différa de déterrer le produit de son vol et, plus tard, ne put y réussir, le domaine étant clos. D'où l'achat de la maison qu'il comptait payer avec l'argent de sa victime. Son premier soin fut d'aller à la cachette. On l'avait devancé. Elle était vide. Alors, il comprit le plan machiavélique de la servante qui avait tout de suite pensé et finalement réussi à voler le voleur. Nous avons pu reconstituer la marche des choses, les manœuvres et les faits par la lettre que Véchard, un Véchard désespéré, écrivit avant de mourir, et par les aveux de la fille Nathalie qui avait quitté le pays et placé son bien mal acquis dans une banque dont le krach récent eut un grand retentissement. Elle fut arrêtée, d'ailleurs, et condamnée. Tout en expiant son crime, Véchard avait à la fois tiré vengeance de la domestique et innocenté Gaffieux.

Quant à moi, j'estimais que je devais une réparation au malheureux qui avait passé deux ans au bagne. Je le pris à mon service. Ma femme l'a éduqué et nous n'avons qu'à nous louer de Julien. Vous l'avez vu à l'oeuvre. Il est parfait.

Ce geste du conseiller Loeb parut approuvé de tous, sauf d'une dame entre deux âges. C'était la femme d'un sénateur modéré et influent, et chanteuse de music-hall en sa jeunesse. Elle offrait généreusement aux regards une gorge grasse, blanche et couverte de perles.

— Pouah ! fit-elle en se penchant vers son voisin qui était un avocat distingué, — faire passer les plats par un individu sorti du bagne, est-ce bien délicat ?

— Oh ! madame, répondit M. Lozède, dans le monde, nous serrons la main de quelques honnêtes gens qui ne sont pas allés au bagne mais y seraient à leur place. Pourquoi serait-on dégoûté d'être servi par un brave garçon ?

PAUL LACOUR.



H. Memling. — Sainte Ursule et les Vierges.